

Carnets cubains

DU MÊME AUTEUR

Philippe Claudel

Carnets cubains

Initiales

174, rue de Fontenay, 94300 Vincennes

« Dieu est un fumeur de havanes. »
Serge Gainsbourg

« Je ne crois pas que Dieu existe. »
Fidel Castro

© Initiales, 2002

www.initiales.org

Partir. Maintenant.

Aube. Rien que des noms encore, à rêver, et des contours sur des cartes, tant on se persuade qu'au loin nous attendra ce que jamais, autrement que par le voyage, nous n'aurions rencontré. Et ce sentiment, ce sentiment du voyage, n'est peut-être jamais aussi fort lorsque rien n'a encore tout à fait commencé. La géographie est une matière essentiellement volatile.

Nuit. Les rues de La Havane : des passes noires qui vont vers un centre fuyant sans cesse. Une seule étoile brille dans le ciel, une immense

veilleuse, à moins qu'il ne s'agisse d'un œil énorme, perdu très loin, très haut. Le chauffeur du taxi chasse la pénombre avec son bavardage. Eduardo. La cinquantaine. Un visage qui ressemble curieusement à celui d'Alexandre Jardin, ce futur membre de l'Académie, mais en moins bouffi et en plus intelligent. Coïncidence : je me suis endormi dans l'avion sur un article où ce gendre de notaire expliquait ses idées pour réformer la politique, lui redonner sa grandeur et son souffle. J'ai songé à Bouvard et à Pécuchet. Je me suis dit que Flaubert avait saisi là le type humain par excellence, indépassé, toujours vivace, celui du con flamboyant.

Des portraits d'enfants sont collés sur le pare-brise d'Eduardo. Avec un accent chuintant, il me donne le nombre d'habitants de l'île, le pourcentage de mortalité infantile, explique la perfection du système éducatif, celle de la protection sociale, de la médecine gratuite. Puis il s'étend sur la répartition du territoire en quatorze provinces, la dureté justifiée du système pénal, nomme les principaux ministères devant lesquels nous passons. L'enseigne de celui de la Technologie ne brille plus qu'à moitié. Il est très

tard. J'ai mal à la tête. Toute la ville recule à mesure que j'avance vers elle, engourdi par les paroles d'Eduardo. Un peuple d'ombres marche sur les trottoirs, ou attend, fixe, d'improbables autobus aux croisées des rues. Le silence et la nuit. Pas de musique. Dimanche endolori. Des façades qui toutes pourraient être d'anciens théâtres pleins encore des rumeurs de rappels et de claques. Quelquefois, par la fenêtre d'un appartement, une épaule nue, un ventre, des cheveux, du linge tendu entre deux murs d'une pièce unique. Un peu plus loin, une femme qui, près d'une vierge en plâtre de la même taille qu'elle, fait tourner avec le pied une machine à coudre. Un dépôt de pain. Quelques clients. Très peu de pain. Eduardo slalome entre les ornières.

Nuit. Des enfants, torse nu, regardent d'autres enfants torse nu. Aucun ne joue ni ne court après un ballon. Aucun ne lance de cris. Un vieil homme, assis sur le seuil d'un immeuble, attend. Toute la ville paraît attendre. La nuit enveloppe la plus petite parcelle de vie. Les

hommes ne sont plus que des silhouettes, et des yeux énormes, des fronts mouvants, dès que les phares du taxi les happent dans leur faisceau, pour les rejeter dans l'oubli l'instant d'après. Tout cela donne le sentiment d'arriver après une grande maladie, ou bien dans les heures suivant l'annonce d'un deuil, d'une nouvelle tragique qui prive chacun de ses forces, de son espoir, de sa faculté de parler, de rire, de courir. Une ville en convalescence. Un décor inemprunté.

Jour. Un gros poisson accroché à la grille d'une porte, et assis près de lui, un homme, insouciant des mouches. Est-ce le pêcheur ? Attendre au pied des immeubles enrubannés de rouilles, de pelures de peintures, de crépis incertains. Ce sont des vestiges pleins encore d'une haute tenue, piliers bancals, anciens seigneurs, qui supportent un ciel très bleu. Les rues se coupent à angle droit, comme tranchées par un grand couteau disparu. *Habana Vieja*. Et toujours l'odeur effrayante des poubelles laissées là sur les trottoirs, et dont chacun paraît s'accou-

moder. Les femmes aux ventres lourds, lâches, débordant d'un short en lycra, rutilant de couleur vert acide, orange, jaune vif. Leur goût pour les matières moulantes et synthétiques, soutiens-gorge remplacés par des maillots de bain, comme si toujours elles revenaient d'une plage ou bien s'y rendaient, portant les derniers nés d'un bras, le corps ainsi déhanché. Déjà la danse.

Crépuscule. Tout d'abord le trouble de la glace, en morceaux inégaux, poussières et gros cubes. L'aspect laiteux du liquide qui la supporte, puis la verdure des feuilles de menthe qui tapissent le fond du verre. Une paille bancale dans tout cela. Rien d'engageant à dire vrai. Le *Mojito* cache son jeu frais derrière cette parade glauque, mais à peine la lèvres y a plongé qu'elle sait que bien vite, elle reviendra s'épancher là, dans la buée de citron et de rhum. Sans doute en le buvant, buvons-nous davantage qu'un *long drink* puisqu'impossible d'ignorer qu'Hemingway, en alternance avec le *Daiquiri*, s'en taponnait le foie à toutes les heures. On boit du

mythe, du gros mythe comme on dit qu'on boit du gros rouge. Le drame pour un bon écrivain est sans doute de ne survivre dans les siècles qu'associé au nom d'un cocktail, à la pratique de la pêche en mer, à une marque de fusil sur soi-même mise à l'épreuve, à l'ampleur des trophées de chasse cloués sur les murs de la salle venteuse d'une *finca* de rêve, dans la piscine de laquelle la légende dit qu'Ava Gardner se baigna nue. Mais après tout, Hemingway, dont plus personne ne lit les livres hormis peut-être son conte pour enfants, méritait-il autre chose ? Était-il vraiment un bon écrivain ? On a le destin posthume que l'on peut. Somerset Maugham surnage un peu grâce au *Singapore sling* – j'ai beaucoup lu Somerset à vingt ans, et beaucoup bu son *sling* à trente, accoudé au bar du *Raffles* de Singapour en jetant par terre les écorces de cacahuètes, comme il se doit. On évoquera peut-être plus tard le nom de Régine Deforges parce qu'elle fumait ostensiblement des *Cohibas*, mais on aura oublié ses écrits et son haleine exécrables que devaient supporter les lecteurs avides d'autographes. Jean d'Ormesson est connu pour sa cravate tricotée, Matzneff pour sa pédophilie, Amélie

Nothomb pour ses chapeaux, Modiano pour sa timidité, Angot pour son inceste de trois mois, Sollers pour son fume-cigarette, Annie Ernaux pour sa grâce à tailler les pipes, Pennac pour sa myopie, Noëlle Châtelet pour son frère, Nourissier pour sa maladie de Parkinson.

Écrire n'amène à rien. Ce ne sont pas les livres que l'on retient.

Soir. Des familles s'entassent dans une pièce unique, le *solar*, de la taille d'une grande salle de bain. Il y a là les tout petits, les parents, les frères, les cousins, les vieux. Une énorme poste de musique posé à même le sol. Le son fait craquer les oreilles. *Salsa*. Immobilité intérieure. Dans la rue par contre, des adolescentes en riant testent les pas.

Matin. Sur le *Prado*, les voitures envoient des panaches noirs qui tourbillonnent puis s'aplatissent, faute de pouvoir aller ailleurs. Les

fameuses vieilles américaines, peintes et repeintes au pinceau, hautes sur roue, hissées en l'air par des amortisseurs de camion. Des hommes-bicyclettes. Des tacots minuscules, les *coco-taxis*, en forme d'œuf jaune à damier noir, progéniture honteuse, mal finie, de taxis new-yorkais. Quelques autobus tanguant sur leurs essieux. Et le grand serpent rose, bêtaillère pour hommes, constitué de deux ou trois carcasses d'autocars soudées l'une à l'autre, l'ensemble tiré par un camion : prototype d'un nouveau tramway de la débrouille et de la misère : *el camallo*, le chameau.

Matin. La Havane, ville arcades. Plafond surhumain des habitations. Le vent qui vient de la mer soulève dans les rues poussières et odeurs, les emporte jusqu'au nez, en imprègne peaux et vêtements. Des enfants se jettent des rochers et nagent dans l'eau transparente. Tout au fond, des tapis d'oursins et de détritrus. Un homme dans la mer nettoie avec application sa bicyclette, la plonge dans l'eau, la frotte, renouvelle ses

soins. Puis il la sort, la laisse un instant sécher, et repart avec vers le *Capitolio* déposant en gerbes sur le bitume une pluie fine d'huile et d'océan.

Après-midi. Les gardiennes du musée de la Capitainerie s'amusent comme des fillettes de dix ans, malgré leur âge et leur pesanteur. Elles s'éventent avec trois feuilles de papier, puis en s'esclaffant me prennent par la main et, ôtant les cordons de protection qui entourent les pièces interdites, me mènent parmi les tapis dépoilés, les vaisselles de Sèvres et de Limoges, les portraits de héros de toutes les Révolutions, vers un trône esseulé, sur lequel il me faut vite m'asseoir pour qu'elles me prennent en photographie avec mon propre appareil. Chuchotis. Rires de musaraignes. Allusion mi-effrayée, mi-bouffonne, au supérieur à casquette qui risque à tout moment de nous surprendre comme si nous étions occupés à préparer un grand jeu érotique, ou à fomenter quelque énième coup d'état, non loin des pétoires argentées qui sommeillent dans

les armoires et des bouches à feu engourdis dans le patio. Puis les deux gardiennes toujours à voix basse, toujours pouffant m'entraînent dans la salle de bain, me font entrer dans une des deux baignoires aux formes de conque. Un gros touriste dans du marbre coquillager, devant deux Havanaises qui lui jouent un bon tour, tout en réclamant ensuite un pourboire, et tiennent pour finir à l'embrasser sur la joue.

Aube. La pesanteur des villes que nous ne connaissons pas, où nous arrivons après les avoir rêvées longtemps, parfois même très longtemps, rassemblant dans notre esprit au fil des lectures, des récits amicaux, des images volées çà et là dans les albums et dans les films aussi. Ces villes alors où nous venons, comme si elle nous attendaient, comme s'il était évident qu'un jour, elles auraient à s'honorer de notre venue, ou en tout cas se devraient de nous reconnaître en leurs murs, franchissant leurs rues, s'asseyant sur les bancs de leur square en regardant la statue de leur poète officiel comme s'il allait parler, par-

delà son bronze luisant de merdes d'oiseau et nous dire « *Te voilà enfin, il y a bientôt cinquante que je patiente, je n'espérais plus ta visite, je suis bien heureux de te voir, bienvenue à toi !* » Mais rien ne se passe, bien sûr, et nous sommes tout bêtes de n'être rien dans le ventre du grand monstre, de marcher ainsi sur les trottoirs au sein d'une immense indifférence, armé seulement de nos pauvres constructions de papier, de musiques et de couleurs, cherchant à poser le calque de la ville de notre mémoire et de nos rêves sur l'âpreté rugueuse de la ville réelle qui sans le vouloir fait son possible pour nous rejeter loin d'elle. Tout est donc à réinventer.

Après-midi. Les lectures en voyage : les livres emportés. Parmi eux ceux dont on sait ce qu'on va y trouver ; d'autres pour lesquels on le soupçonne ; d'autres enfin dont on ne sait rien. Dans la dernière catégorie, *Seuls dans Berlin*, de Hans Fallada ; dans la deuxième, *Portnoy et son complexe* de Philipp Roth, *Venise au XVIII^e siècle* de Philippe Monnier, *Les Oncles de Sicile* de

Leonardo Sciascia. Dans la première, *Le Roi lézard* de John Hopkins et *Une Prière américaine* de Jim Morrison. Et puis, tous les livres que le hasard et la faim mettront dans nos mains quand notre petit viatique littéraire se trouvera épuiser.

Midi. *Vedado*. Quartier moderne aux rues montantes par-delà l'océan très sage. *L'Hôtel Nacional*, palais sans souverains hormis d'éphémères princesses péchées dans le marais moderne de la mode, de la chanson, du sport et qui ont laissé sous verre, aux côtés de leurs photographies, d'insipides messages de remerciements, d'éblouissements, de promesses, de souvenirs éternels pour le grand monument climatisé et son personnel « adorable » - ah sublime Naomi Campbell, que tu peux être divine et con ! Guère plus loin, la carcasse haute et parallélépipédique du *Capri*, comme jaillie d'une série B des années cinquante. Construite dit-on par un mafioso célèbre pour y accueillir tous ses amis - certains peut-être coulés dans les fondations de béton ? Tout le quartier a cet air

d'ailleurs cinématographique. Le jour le nimbe d'un grain et d'un tremblé propre à rendre légendaire et inoubliable la peau d'un Jack Palance ou d'un Richard Widmark transpirant sous leur chapeau relevé, dévalant les rues au volant d'un Chevrolet *Bel air*, le bras sur la portière, à la recherche d'un *book* véreux qui les aurait repassés de milliers de dollars. L'ensemble sans sous-titre, mais tout en perles de sueur, automatiques pointés sous les vestes en serge bleue, liasses de *verdes* passant d'une main à l'autre, filles en maillots de bain à la Esther Williams, seins taillés en pointe et fesses larges.

Matin. Là comme partout, les villas somptueuses laissent s'effondrer leur balcon et mettent à nu leur charpente, abandonnant leurs stucs qui pendent sur les colonnes comme des guirlandes de papier après de défuntes fêtes. Des groupes de touristes suivent en file indienne une guide qui agite un petit drapeau. Le visage de Guevara regarde tout cela. On lit sur tous les murs des messages enfiévrés, piqûres de rappel,

pilules du bonheur : « *Creamos en la revolucion!* », « *La lucha para la felicidad!* ». Belle méthode. Coué devait être Cubain.

Nuit. Le soir venu, près du port, le *coco-taxi* pétarade. La vitesse et la brise parviennent à tromper et faire croire qu'un peu de frais tombe soudain sur La Havane. On double deux hommes qui pédalent les pieds écartés. Sur leurs porte-bagages sont ficelés trois petits espadons voiliers, *emperadores*, comme on dit ici. Les épées des empereurs vaincus ballottent, crevant les nuages d'échappement. Leurs yeux éteints depuis des heures ne voient plus rien des lignes blanches que jette le phare vers le grand large où des barques pansues et rongées abritent de vieux hommes rêvant au plus grand de leurs congénères.

On lit toujours trop, mais cela n'entraîne que peu souvent de fâcheux destins.

Soir. Bar *Los Dos Hermanos* : Garcia Lorca venu trois mois à La Havane en 1930 l'aurait, paraît-il, beaucoup aimé. Grand comptoir, allure de boucherie sans viande, un je-ne-sais-quoi qui le raccroche à une manière de boire ancienne, façon costume de coutil, badine en jonc vernis, chaleurs à éventails, maigres fonctionnaires tombés dans le rhum. En face, l'ancienne gare maritime *San Francisco* puis les eaux grasses de l'océan dans lequel des pêcheurs chaque soir s'obstinent malgré tout à faire tremper leurs lignes; à deux pas, le couvent et l'église du même nom dont la tour, si par une chaleur étouffante on ne répugne pas à y monter, permet d'observer, en plus de la culotte blanche de la guide qui nous précède dans les escaliers de bois, l'ensemble de la ville, ses beautés et ses vilénies, ses éventrures, ses pierres révolutionnaires, ses jardins échappés d'entre les déserts et les ravages. Des pigeons, comme partout, chient sans façon sur les cloches et sur les saints de pierre, roucoulent de la queue et des ailes. On reste encore un peu, pour faire plaisir à la guide, alors que rien n'est beau vraiment, que le panorama de la ville ne parvient en nous qu'à laisser une écume légèrement indi-

geste, ni trop mauvaise, à peine écœurante, mais en rien attachante.

Matin. La Havane est une ville en définitive faite pour le piéton qui aime ne rien faire sinon se perdre, s'attarder et s'attabler, croiser de multiples fois les mêmes carrefours, dans un tricotage sans cesse repris et qui pourtant ne permet jamais de revenir sur les mêmes points tant tout change, plus vite encore que Baudelaire ne pouvait l'écrire. Une ville à aimer tête en l'air tant ce qui est beau, si l'on excepte les hommes que l'on peut y voir, nous y dépasse. Tout est là-haut, logé dans les corniches, les poutrelles, les cariatides borgnes, les pilastres, les hauts-reliefs, toute cette rouille suspendue qui attaquera bien un jour le bleu du ciel aussi. Un peu comme dans une tranchée de fouilles qui laissent voir le temps dans ses nombreuses strates, mais une tranchée baroque, tout en inversion, qui fait remonter les jours à mesure que l'on lève les yeux. Le *solar* devient au fil des étages un palais déchu. Le trottoir où l'on patiente devant une rare boutique

pour y acheter trois morceaux de porc s'ombre des voûtes déclinantes d'un théâtre ruiné dans lequel il n'y a plus rien, plus de scène, plus de siège, plus de fosse d'orchestre, plus de lustres ni de plafond, plus rien sinon deux loges comme des balcons sur le vide, et c'est bien cela en définitive : La Havane regarde son propre vide dans les yeux morts de son passé. Une guerre, sans canon ni soudards, a laissé à d'innombrables quartiers des visages de gueules cassées et une poussière de luxe, un saupoudrage de grandeur, comme pour les faire mieux regretter ce qu'ils furent. Plus qu'aucune autre ville, celle-ci enjoint à reconstruire en soi, dans une sorte d'aquarelle mentale, ce qu'elle put être bien avant le moment où nos pas nous y mènent. L'or du sucre, du rhum, du tabac, brandi à pleines villas pour lesquelles tout ce qui comptait, en Europe, d'architectes, d'ébénistes, de verriers, de stucqueurs, de céramistes venaient travailler au frais des anciens et nouveaux riches. —, enfile de monuments énormes, choux blancs pour la plupart, colline de mayonnaise et d'œufs en neige où l'on pourrait loger dans chacun d'eux, et pour l'éternité, un bataillon de mercenaires et toute sa

progéniture inavouée. Le luxe défunt s'offre des marbres de nababs, des étendues tranquilles rongées par les sels marins. La vieille Havane est là, au fond, plus qu'autour de sa cathédrale et sa place d'opérette.

Nuit. Un rêve. Qui me laisse au matin une impression langoureuse. Je suis je ne sais où, et l'on danse. Il fait très sombre. Soudain, une jeune femme s'approche de moi et sans me demander mon avis, m'enlace et se plaque à moi en murmurant des mots très doux. Je sens son visage contre le mien, nos joues se frôlent, puis nos lèvres. L'odeur et la souplesse de ses cheveux me sont encore très présentes alors que j'écris. Un rayon de lumière éclaire son visage et je reconnais Julia Roberts. Julia Roberts, l'actrice américaine. Et Julia, dans un français délicieux, me demande de l'épouser, moi, Philippe Claudel, écrivain français inconnu. Tout en continuant à danser, j'explique à Julia qu'il me sera difficile de l'épouser étant donné que je suis déjà marié et que j'aime ma femme. Elle se blottit contre

moi et me dit « *Oh, Philippe...* ». Cela n'a l'air de rien, écrit ainsi, mais ce « *Oh, Philippe... Philippe...* », dit par Julia Roberts, alors qu'elle est enlacée dans mes bras, son visage doucement posé contre le mien, ses yeux de biche blessée cherchant mes yeux, ses petits seins contre ma poitrine, sa bouche, sa bouche... et cette petite sueur de la danse qui nous donne à tous deux sa chaleur... Il faut être fort, vraiment très fort pour résister.

J'ai résisté. Que l'on me croie ou pas, cela ne change rien. J'ai toujours dit que je me fichais de l'avis des lecteurs, et je ne changerai pas sous prétexte qu'il est question de Julia Roberts.

Au matin, j'étais dans les brumes. *Le mojito. Les mojitos.*

Minuit. Je ne sais pas ce que fit Garcia Lorca pendant trois mois. Écrire sans doute, un peu en tout cas. Boire des liquides frais et citronnés dans lesquels le rhum traîtreusement se masque, écouter de fortes mulâtres de la bonne société, sanglées et suantes dans des robes venues de

Paris, écrabouiller sur leur *Steinway and sons* un prélude de Chopin, puis les applaudir avec politesse. Aujourd'hui encore, la ville en déborde de ces pianos de prestige. Il y en a partout. Jamais je n'ai vu une aussi importante concentration de *Steinway* qu'ici. Comme si pour eux c'eût été un dernier refuge, un cimetière des éléphants à corde. Tous sont dans des états pitoyables, amputés de leurs pédales, édentés de leurs touches, troués, percés, recollés, bancals, mais ils portent encore beaux, gardant cette hauteur que les hommes ne parviennent jamais à conquérir, alors que les choses, naturellement et sans affection, sans effort non plus, amassent en elles et dilapident ensuite durablement.

Dans le bar des *Dos Hermanos*, par contre, pas de piano. Un orchestre comme ici il y en a partout : deux guitares, une contrebasse, deux *cajones*, des maracas, une chanteuse court vêtue de noir, cheveux de la même couleur. Et l'orage au-dehors, accompagnement irrégulier, effroyable, à sa voix qui couvre les fracas des verres, l'arôme des cigares qui s'ennuient aux doigts de leurs fumeurs. Il est très tard. Pour Federico aussi il était tard. Il ne lui restait plus que six années :

c'est si peu. Et moi, combien de jours dans ma manche encore ?

Nuit. Sur la terrasse, la nuit est tiède. Les gardiens au rez-de-chaussée somnolent dans des chaises à bascule. On entend une télévision, quelque part. Gueule de bois. *Agua mineral, sin gaz*, au goulot comme on boit à une source. Je me recouche. Je coupe le ventilateur : hors de question de retourner dans le shaker.

Après-midi. Eça de Queiros fut consul pendant quelques années à La Havane. La diplomatie passée n'a cessé d'accoucher d'écrivains, comme si le métier prédisposait à l'écriture, à l'ennui peut-être aussi, ou du moins à un certain laisser-aller de l'âme qui la conduit à prendre le large vers un pays qui n'a pas besoin de cette *représentation* que les hommes ont inventé pour n'être jamais tout à fait, à l'étranger, des étrangers. J'imagine aisément la vie de ces fonc-

tionnaires en exil, et ce temps surtout passé sur la page blanche, comme dans un autre territoire où l'on n'est rien, quoi que l'on soit, et qui ne tolère les intrusions qu'avec une certaine mesure.

La Havane, en plus de ses messages révolutionnaires « *No Señores Imperialistas, no haceis miedo al nuestro pueblo!* », fait collection de ces plaques apposées sur les façades des maisons, qui disent qu'ici untel est né, que là tel autre a dîné, que là-bas un troisième est mort, qu'à cet endroit précis, un poète méconnu – en tout cas de moi- a séjourné dans la chambre du cinquième étage dont il ne reste d'ailleurs plus rien. Le passé toujours, qui enfile sur le fil des *calles* une histoire souterraine d'habitants hier illustres, aujourd'hui oubliés. Se souvenir des pas, quels qu'ils soient, qui ont frappé les pavés, des bras posés sur les rambardes des balcons, des *mojitos* bus face à l'agitation du port ou dans l'ombre sanctifiée de la Cathédrale, moins baroque en définitive qu'elle ne le laisserait croire quand pour la première fois, on se heurte à sa façade large, sa pierraille rousse et blonde, grêlée comme une courtisane ayant subi la vérole mais qui demeure toujours la plus belle.

Ainsi donc Eça de Queiros... Je me souviens avoir lu *Le Mandarin* il y a longtemps, alors que j'étais un peu malade, dans cet état délicieux qui nous fait devoir garder le lit sans jamais craindre ni la mort, ni une stupeur prolongée, pas même une fièvre trop éprouvante. Là, vraiment, la lecture prend toute sa saveur, alors qu'on ne peut rien absorber hormis des breuvages à l'odeur de vieux pets, des sirops gras comme des glaires, des légumes fades sans beauté ni panache. Les heures passent et nous sommes alités, face au ciel qui passe de l'autre côté des carreaux de la chambre, et le livre qui nous tient devient, aussi médiocre soit-il parfois, un garde-malade à nul autre pareil, dont nous exigeons l'entière disponibilité et que nous ne quittons qu'avec regret quand la nuit vient et qu'il nous faut hélas dormir. *Le Mandarin* accompagna une grippe, comme – un portugais en appelle un autre – Pessoa prolongea une pneumopathie, tant je suis certain, avec le recul, que la lecture du *Livre de l'intranquillité* et de quelques autres ouvrages de la main du pathétique moustachu préserva la maladie en entravant ma guérison. J'ai cherché dans la vieille Havane et dans *Vedado* une plaque qui aurait

signalé le passage de Pessoa, un événement discret, un rien, juste son pas trébuchant sur un trottoir trop haut, un souffle un peu amer expiré à l'angle d'une rue, une station prolongée sur un banc du *Paseo*. Rien, je n'ai rien vu, alors que tant d'autres couillons ont leurs maigres faits et gestes gravés dans le bronze, burinés dans le marbre. Pourtant, je suis bien certain que Pessoa est venu ici, même s'il n'a jamais quitté Lisbonne. Je le vois dans cette ville. Il va si bien avec ses murs défaits. Rien ne pourra m'en faire douter.

Nuit. Dans *Mercaderes*, très tard, un homme digne, la cinquantaine de guichetier ou d'employé de ministère, pêche à la main dans deux grosses poubelles épouvantablement puantes. À force de patience, il finit par en retirer deux petits poissons plats, grands comme une moitié de paume. Des cohortes de mouches volent rageuses autour du front du voleur. Un festin leur échappe. L'homme frotte doucement, pour les essayer, le ventre des poissons, puis les regarde comme pour les soupeser, mais dans son regard on sent la détresse d'en être

réduit à cela, à prendre deux ombres de poissons aux mouches, la nuit, dans une poubelle. Puis l'homme glisse lentement, comme on le ferait avec une enveloppe timbrée, les poissons dans une poche de son veston, et s'en va dans la nuit havanaise qui commence à deux pas.

Aube. L'ennui profond que fait naître chez moi tout voyage, au moment où je l'effectue. La transmutation de cet ennui plus tard – par quelle opération étrange et mal connue ? – quand il ne me reste que le souvenir du voyage. Décantation de la féerie. Infusion. Le temps distille et ne garde que l'*esprit de voyage*, quelque chose comme l'*esprit de vin*, qui brûle et donne envie d'en reprendre.

Minuit. *El coctel nacional de Cuba : El Mojito.*

En un vaso alto : ? cucharada de azúcar, el jugo de medio limon, algunas hojas de hierba-

buena (macerar), 2 o 6 cubitos de hielo, 5 cl de ron. Completar con agua gaseosa, un poco de angostura, revolver y adornar con una rama de hierbabuena.

Midi. L'étonnant désir, en voyage, de ne jamais sortir de sa chambre. À La Havane comme ailleurs. Comme si seul le fait de savoir la ville au-dehors, différente, inconnue, brassée d'odeurs, de paroles et bruits inaccoutumés, suffisait. Tenir à cela comme à une possibilité, une sorte de conjecture mathématique, encore invérifiée, qui le demeure, mais qui malgré cela, malgré cet état de probabilité, ou grâce à lui justement contribue à dresser bien vivant le spectacle de l'ailleurs, de l'étranger, de l'étrangeté, dans toute leur splendeur.

Matin. Les persiennes, les portes, les balcons du couvent Santa Clara sont peints en bleu turquoise. Les plafonds, de la même couleur, pro-

posent leurs charpentes à nu, moulurées et sculptées. À l'accueil, une télévision braille nuit et jour, aux côtés d'une très pure Vierge à l'enfant, peinte à l'huile au XVIII^e siècle probablement, et encadrée dans un joli entrelacs de bois doré. Le soir venu, affalé dans une *mecedora* en acajou, j'écoute le ventilateur débiter l'air en fines lamelles qui viennent jusqu'à moi, tranchées, hachées, vigoureuses comme des gifles, mais pourtant désespérément tièdes. Tout le mobilier ici appartient au *Museo nacional*, et ce que l'œil pauvrement curieux dans un premier temps prenait pour des rebuts et des nanars se révèlent être à l'examen des meubles en acajou dans le pur style de Luis de Las Casas, des porcelaines d'Espagne, des verreries d'Italie.

Soir. À chaque voyage, on voudrait éviter le pèlerinage traditionnel du touriste, ponctué par les stations obligatoires que tous les guides dénombrèrent et commentent. Pourquoi alors, toujours, en vient-on malgré tout à suivre la procession ? Qu'on la rejoigne dans le désordre, qu'on inverse les horaires conseillés n'y change rien. Certes, on

évite ainsi les troupes rosâtres qui pénètrent dans les églises en short et mitraillent au flash les habitants folkloriques. Mais au fond, rien ne nous distingue vraiment de ces marcheurs en tongs bardés de caméscopes. Nous partageons le fonds commun, la même bouillie de beauté avalée en quelques jours. Là encore, la ville sort en grand vainqueur du faux combat, elle nous trimballe dans ses venelles comme si elle nous roulait dans la farine. À l'image d'une belle, elle appâte le gogo en lui dévoilant ses épaules somptueuses puis le congédie en s'esclaffant dès que la main du misérable imbécile glisse dans son grand décolleté.

Nuit. Frères humains qui à côté de nous vivez.

Jour. *Plaza vieja, Plaza de la catédral, Prado, Capitolio, Vedado, Casa de la Amistad, Museo de los artes coloniales, Bodeguita del*

Medio, Malecon, Paladar de la Guarida, Castillo del Morro, mausolée du Granma, Floridita, Miramar, Fabrica Partagás... Rien de neuf en fait, tant tout cela, nous l'avons déjà vu des dizaines de fois inscrit dans l'étoffe télévisuelle qui nous emmitoufle depuis l'enfance. Alors, seul le fait d'être physiquement au cœur de l'image que nous ne connaissions qu'en deux dimensions parvient peut-être à faire battre le cœur sur un rythme différent. Mais la fréquentation du lieu tient tellement au statut de celui qui s'y aventure. Comment le cigarier voit-il la fabrique *Partagás* lorsqu'il passe des heures assis à rouler les feuilles de tabac, à leur donner forme, à les tasser dans le moule ? La radio hurle des musiques grésillantes et des discours calibrés. On ne s'entend pas. L'après-midi, c'est un homme qui fait la lecture à cette masse travaillante. De certaines lectures ressassées jadis sont nées le *Monte-Cristo*, le *Romeo et Juliette*. De la littérature qui part en fumée.

La chaîne laborieuse, blasée de toutes les visites. L'un ou l'autre essaye de vendre sous le manteau, pour deux dollars, quand la guide a le dos tourné, le cigare qu'il vient de caper. La guide

parle. Elle roule le français comme les *trabajos* les feuilles de tabac qu'on dirait droit sorties d'un herbier géant et inépuisable. Elle ne nous explique rien que nous ne sachions déjà, car le voyageur a l'absurde manie avant de voyager de lire quantité d'ouvrages sur le pays vers lequel il va. Si bien que le voyage alors ne devient qu'une forme plus ou moins subtile de *reconnaissance*, de vérification comptable et paysagère.

Pour finir, nous voici dans la boutique de la maison : l'air climatisé et silencieux a remplacé celui poisseux et hurleur de la pièce de fabrication. Les boîtes de cigares, sous leurs belles lithographies, attendent leurs fumeurs, et le caissier blanc, les cartes de crédit. Tout est en ordre. On se croirait dans n'importe quelle boutique d'aéroport. Même le salon VIP ne manque pas à l'appel.

Matin. Comparer les *Mojitos* peut justifier un voyage. Pour cela, il ne faut pas hésiter à en avaler beaucoup, mais ce n'est guère difficile

quand la chaleur transforme en une heure ou deux le gosier en Sahel. Et curieusement ici, l'alcool ne cisaille pas les jambes et le reste, mais cingle un coup de fouet qui explique bien des plonges sans appel. Je sais très bien que je n'aurais pas résisté deux ans, venu comme colon suffisant il y a un siècle ou un peu moins, à n'importe quel climat tropical, versant avec une assurance lucide vers la cirrhose impériale et terminant ma jeune existence de bouffeur d'illusions, drapé dans un morceau de coton beige, cousu, et déposé prestement dans la terre d'un petit cimetière marin.

Au *Dos Hermanos*, le barman broie la menthe et la malaxe longuement avec d'ajouter le rhum, le citron et l'eau gazeuse ; à la *Bodeguita*, il faut attendre longtemps ; au *Patio*, la menthe est disposée en bouquet, à peine malaxée ; à *La Casa de la Amistad*, l'ensemble est trouble ; à la *Guarida*, le sucre l'emporte sur le citron, au *Floridita*, je ne sais plus, au *Mateon*, le rhum fait suer la glace. Partout, le *Mojito* ne va jamais seul. Le premier convoque forcément le deuxième, qui appelle son cousin, lequel rameute son ami. Au bout de quatre ou cinq, la vie paraît plausible :

on se surprend à l'envisager alors comme une entreprise cohérente, en tout cas fort jouable. Les mauvais chanteurs nous paraissent bien meilleurs. La Havane devient le plus bel endroit de la terre. Les maisons en quenouille possèdent une vraie beauté, un charme indéniable que devraient pressentir ceux qui s'y entassent. La nuit est un souple rideau de velours et la misère des autres devient la fleur incarnée du décor.

Lu sous la plume de Sciascia : « Le plaisir de l'amour est très compliqué, et il est plus grand quand il y a dans la femme une obscure damnation, un centre de mystère perfide dans son être – je dis le plaisir, car l'amour est un fait plus simple et plus clair. Cette femme m'attirait plus qu'aucune autre non seulement parce que, à cause de son corps, de ses yeux, de ses cheveux et de sa voix, je l'avais dans la peau (comme on dit dans mon pays quand une femme vous attire irrésistiblement) ; mais aussi parce qu'elle aimait violemment tout ce que ma conscience refusait. »

Cette grandeur de Sciascia qui parvient toujours à dire les pans les plus tortueux de l'âme humaine avec des mots très simples.

Imaginer Sciascia à La Havane. Et Tabucchi aussi. Le roman que Tabucchi ferait sur La Havane.

Matin. Dans l'avion qui me mène à Santiago de Cuba, à l'est de l'Île, je recommence la vieille guerre franco-anglaise, jamais tout à fait éteinte. À côté de moi, un sujet de sa majesté, la soixantaine, le teint cervelas pété de veinules aux pommettes, la mèche blanche. Son épouse, deux rangées plus loin, incisives à l'horizontale, ventre de sous-alimenté. Tous deux portant les vêtements qu'ils avaient sans doute déjà trente ans plus tôt. Peut-être d'ailleurs sont-ils nés avec. Très vite s'installe la bataille pour la maîtrise de l'accoudoir central ainsi que de la bouche d'aération, orientable, du plafonnier. L'Anglais en conquérant qui ne doute de rien, dirige vers lui le souffle d'air frais et pose son bras entièrement sur l'accoudoir. J'hésite à l'attaquer de front,

préférer attendre mon heure, qui vient vite grâce à un trou d'air : cahot, tressautement, le coude de l'Anglais glisse, j'occupe le terrain, et m'y cramponne. Il ne moufte pas. Je concentre dorénavant mes forces sur la bouche d'aération. La partie est plus difficile, l'ennemi semble avoir deviné mon désir d'hégémonie. Je fais alors semblant de m'endormir pour que sa vigilance se relâche, tout en maintenant fermement mon bras sur l'accoudoir. L'hôtesse frotte ses grosses fesses dans l'allée centrale et je l'entends proposer du café. L'Anglais accepte, se tourne vers elle pour saisir des deux mains la tasse qu'elle lui tend, je bondis alors, oriente la bouche d'aération vers moi. Victoire totale ! L'Anglais reste tout bête, son café dans les mains : Jeanne est vengée, Napoléon aussi.

Ce petit jeu niais dure pendant tout le voyage – deux heures tout de même – et je me surprends à pouvoir être d'une connerie sans limite. Mon adversaire me rend bien la pareille. Donnez-nous des couteaux et nous nous saignons comme des cochons. Par le hublot, on aperçoit des nuages en dessous de l'appareil, des nuages au-dessus de l'appareil, des champs parfois, des

forêts, de faibles montagnes, quelques villages. Rien de bien passionnant. Mon voisin tente de prendre des notes tout en observant la photocopie d'une antique carte marine, et en jetant un œil sur d'autres photocopies : les chapitres du journal de bord de Christophe Colomb relatant sa découverte d'une terre qu'on n'appelait pas encore Cuba. Je comprends donc que l'Anglais et son épouse vont partir sur les traces de Colomb et refaire le périple, point par point, avec un souci d'exactitude, si j'en juge ses notes et ses relevés, qui le placent sans doute possible dans la caste des universitaires sans génie – mais y en a-t-il avec génie ? -, ceux-là même qui sont capables de consacrer leur vie, et ainsi sacrifier celles de leurs proches, à la recherche d'éléments qui n'intéresseront jamais personne en dehors d'eux-mêmes. L'Anglais fait de ses vacances un grand jeu de piste pour boy-scout érudit « *On the road of Christoph!* ». Peut-être l'an prochain, mènera-t-il à bien l'épisode numéro deux, toujours en compagnie de son épouse ballonnée à la dentition de castor, « *Sur les pas de Diego Velasquez!* », massacrant à la machette, au cimetière, à l'épée et au mousquet, tout ce que l'île

compte d'humains, comme le fit vers les années 1520 le Boucher de Cuba ?

Midi. Visite de la maison de l'assassin, justement. La plus ancienne de Cuba. Les moucharabieh qui donnent sur la rue et sur le patio rappellent les demeures mauresques. Une terre ainsi se soude à l'autre. Par-delà les mers, les continents se lient. Dans un angle, ce qui reste du four où l'on fondait l'or en lingot avant de l'expédier en Espagne. Pour chaque lingot, combien de cadavres crevés jusqu'à la moelle ? La grandeur de la Très Catholique assise sur des montagnes de caillots de sang indien et nègre. Voilà. L'Europe aux lèvres barbouillées de ce sang, et qui l'a bu des siècles durant, sans renvoi ni haut-le-cœur. Voilà.

Soir. Chaque année à Santiago, pendant trois jours, le carnaval. La nuit vient de tomber avec la rapidité d'un drap jeté sur une chandelle.

Plaza de Marte on vend la bière au litre et chacun transporte sa chope en plastique accrochée à la ceinture, et quand on n'a pas de chope, on scie le col d'une bouteille pour la remplir jusqu'à ras bord et y boire sans façon. Des enfants font des tours de calèches tirées par un mouton et un bélier. Des loueurs de voitures à pédales déglinguées exposent leur parc de fer blanc et de roues voilées. Les garçonnetts étirent les bras des mères. Il y a là des manèges antiques, manœuvrés à la main et qui font monter et redescendre de maigres chevaux de fer sur lesquels les marmots se tapent le cul en riant. La parade se prépare à descendre sur le *paseo* bordé pour la circonstance de tribunes sommaires. Le bruit, les familles, l'urine qui coule en flots mousseux des vespasiennes en planches brutes installées à même la rue et devant lesquelles patientent les vessies pleines. Des jeunes filles peu farouches racolent à tout va, œillades, mouvements de hanches. De gros européens à la bite rancie paient un soda à des beautés tout juste sorties de l'œuf en leur pelotant le cul. Un vieillard ivre course des gamins, se prend les pieds dans le trottoir s'affale, jure, gueule, rit, se tape les genoux. Les

orchestres de percussion martèlent leurs rythmes simples sur des jantes, des bidons, des tambours, et la tête s'engourdit, ne pense plus, le corps commence à bouger seul. On mange du poulet frit, dégouttant de graisse, avec les doigts, on boit de la *Bucanera*, de la *Cristal*, de la *Mayabe*, du rhum à la bouteille, des glaces d'un très beau rose. Dans la parade, il n'y a que des reines, certaines aux fesses superbes, aux seins de dix-huit ans tout entourés de plumes ; d'autres proches du tombeau aux habits magnifiques, couronnes, jupes et jupons, vertugadins, perles et dentelles, menées par des rois du même âge, qui vont lentement sous les applaudissements et les sifflets de joie. Mille éventails de carton frôlent les visages. De grands insectes jaune pâle apparaissent dans le noir comme de souples feux d'artifice. On est bien. Je suis bien. Le bonheur collectif est un des rares spectacles qui ferait presque croire en l'homme.

Midi. Santiago, ville serpent : au ras du sol, ondulante sur ses collines, basse pour ses

maisons. Une ville aussi couchée que La Havane peut être droite et tendue vers le haut. Des rails de tramways disparus s'enfoncent dans le goudron, disparaissent, resurgissent trente mètres plus loin. Il y a dans tout cela un petit air d'Amérique du Sud, ou parfois de *Barrio Alto*. Les sierras environnantes rappellent les premiers contreforts d'une *Cordillera* qui reste à échafauder.

Matin. Le peu de nourriture : *pollo frito*, *pollo con arroz*, *cerdo*, des mangues, des avocats, parfois des tomates et des concombres, des pizzas où le pain domine. Rarement plus ou autre chose. Les petits vendeurs des rues qui fabriquent des sandwiches dont on ne fait que deux bouchées, trois en se forçant. L'éternelle sauce au haricot rouge. Des betteraves en boîte.

Matin. *Museo Bacardi*. Un grand édifice néoclassique, blanc, gigantesque dans cette ville

où tout est à proportion raisonnable. Là encore, comme pour tous les *monumentos nacionales*, une pléthore de gardiennes, de tous âges, avec l'uniforme bleu marine, jupette courte, cuisses sous collants, chemisier échancré. Trois d'entre elles ont ouvert une fenêtre, réuni leurs chaises et posé leurs jambes sur la rambarde : en contrebas, la rue où pétaradent des motos et quelques voitures : des unes et des autres, l'effort de la côte aidant, une fumée azurée s'échappe à gros bouillons. Dans le dos des gardiennes, les œuvres d'art à surveiller... Mais je doute que quiconque ait eu un jour le désir de commettre un vol ici. Emilio Bacardi fit fortune dans le sucre et le rhum, mais cela ne lui suffit pas : il fallut en plus que le bonhomme s'assure que ce nom survécût après sa mort, d'où l'idée du musée et des collections qui s'y entassent : boutons d'uniforme, panamas crasseux de généraux viandards, entassements de revolvers, peintures d'opérette, lunettes du maître des lieux, écritoire du maître des lieux, passeports du maître des lieux, photographies du maître des lieux, aquarelles du maître des lieux, sculptures exécutées par quelque membre de la famille du

maître des lieux. Bref, un grand mausolée, ni plus ni moins. Bacardi trouva même le moyen, comme pour souligner inconsciemment la vocation du lieu, de ramener de son voyage en Egypte (1913 ; on voit sur une photographie, Madame, énorme dondon, et Monsieur, visage à la Zola, sur des chameaux, devant le Sphinx et la pyramide de Kheops, à l'endroit même, au millimètre près, où moi-même, soixante-dix-neuf ans plus tard, je me suis fait photographe dans la même position grotesque) une momie égyptienne dans ses valises : j'imagine que la chose était alors assez aisée, et furieusement *trendy*. Le pauvre Egyptien de bas étage – Bacardi ne put tout de même pas s'offrir un pharaon – sue aujourd'hui dans ses bandelettes qui font d'ailleurs grise mine. Il n'est pas le seul déraciné : deux Péruviens en position fœtale s'ennuient dans une cage de verre. Une gardienne, qui empeste le tabac et qui voudrait que je lui offre un café, m'assure qu'ils ont eux aussi deux mille ans comme l'Égyptien. L'homme grimace, ses dents sortent de sa bouche cartonnée ; son épouse, plus petite, a la même expression. Ce doit être douloureux de traverser les siècles. Non loin d'eux, sous verre

aussi, la tête réduite d'un Indien d'Amazonie, bouche cousue - au sens propre - oreilles ayant subi le même traitement couturier. Il regarde celui qui le regarde, sans aucune acrimonie, plutôt avec obstination. De beaux cheveux noirs, une certaine élégance, si tant est qu'un visage devenu de la taille d'un poing fermé pût encore demeurer élégant. La gardienne tient à m'expliquer la recette que j'écoute à peine. Je pêche seulement quelques mots, cuisson, macération, feu doux.

Elle paraît heureuse que je m'attarde devant son *Jivaro*. Elle m'envoie toujours son haleine de fumeuse de brunes. Je suis certain qu'elle s'est pris d'affection pour lui, allant même jusqu'à lui donner un petit nom, *Pepe*, *Querido*, *Titino* ou quelque chose comme cela. « *Y Barcardi?* », lui demandai-je alors. Elle fronce les sourcils. « *Si*, poursuivis-je *Barcardi! Donde estan su cuerpo, su cabeza, su corazon, sus tripas? Reduccion-idos? Momificados? Desicados?* » La gardienne ouvre grands ses yeux qu'elle a très beaux, gris vert je crois, couleur de menthe écrasée et de pierre de rivière, et murmure, avec dans la voix un frémissement scandalisé « *Señor Bacardi!?* »

Pourtant c'eût été cela le grand génie : construire son propre musée, sa tombe majeure, indépassable, encombrée de tout ce que l'écume humaine en une vie rejette sur les rivages du temps, et dans une crypte se réserver la place d'honneur, non loin de l'Égyptien, des deux Incas, du Jivaro, le corps conservé dans un gros tonneau de son propre rhum, pour l'éternité, glougloutant en frac dans le *hors d'âge*, col cassé et revers de soie pour Monsieur, robe de chez Poiret et broche de chez Cartier pour Madame placée dans le tonneau d'à côté, les yeux clos tous deux, la mine heureuse...

Mais les boutiquiers n'ont jamais eu, hélas, la moindre fantaisie.

Après-midi. Alexander Portnoy ou la difficulté d'être Juif et d'avoir une bite insatiable. Roth écrit sur les goys comme aucun goy n'oserait écrire sur les Juifs, sous peine de se voir accuser d'antisémitisme : ce qui est permis dans un sens, et fait rire, scandaliserait dans l'autre. Et cet argument de l'éditeur, *Gallimard*, au bas

de la quatrième de couverture, comme un irréfutable gage de qualité : « *Cinq millions d'exemplaires vendus dans le monde* ». Pas très différent des étiquettes « *Vu à la télé* » qu'on peut lire parfois sur les barils de lessive.

Soir. Face à ma chambre, de l'autre côté de la *calle Saco*, un homme accoudé au balcon, torse nu. Des pectoraux en forme de seins. La soixantaine. Il pose parfois sa tête sur ses mains réunies. Il ne boit pas, ne fume pas. Les musiques du Carnaval viennent jusqu'à lui, ainsi que le cri des enfants, les gueulées des ivrognes, les rires. Il ne bouge guère. Parfois il se lève, s'étire, s'assied de nouveau. Cela fait quatre jours que je suis là. À chaque fois que je jette un œil par les persiennes, ou vient sur le petit balcon, l'homme est là, en face. Je lui fais signe. Il me répond. Nous n'échangeons aucun mot. Je ne sais pas quand il dort, ni même s'il dort. En pleine nuit, avant-hier, me réveillant pour boire, je l'ai surpris à son poste, mais cette fois, il ne regardait pas la rue mais le ciel.

Jour. Le pays de l'infiniment rien. Le peu de mendiants néanmoins, mais on ne sait si c'est ainsi par un excès de dignité, d'orgueil, par une peur policière aussi, tant il faut ici, ne pas se plaindre, montrer le beau côté du visage.

Jour. La route entre Santiago et Camagüey. Une mélancolie de cannes à sucre, immensément plate, broyée par un vent du nord, brûlant. Quelques camions qui ne transportent rien d'autre que des hommes, des femmes, de jeunes enfants, entassés, aux regards las. Malgré la chaleur et l'innocence de ces migrations bornées, je ne peux m'empêcher de penser à d'autres convois. Peu d'ombre. De grands arbres et des flamboyants en fleur. Arbres à palabres. Entassement humain à leurs pieds dans l'attente des camions. Des camions qui passent, pleins à ras bord, et qui se s'arrêtent pas, malgré les mains tendues sur le bord de la route, les appels, les intimidations lancées au chauffeur.

Les lignes droites. La ligne droite de la *carretera central*. Celle de l'*autopista*. Aller dans ce sillon peu marqué de bitume. Rouler vitre haute sans rien sentir du dehors. Être et ne pas être dans le pays. L'effleurer un peu, c'est tout.

Jour. La région de Las Tunas : impression de pampa. Non par le paysage lui-même, mais par les hommes, les nombreux hommes à cheval. De maigres montures, nerveuses et fines, et qui font paraître leur cavalier démesurément maigres et hauts, façon Quijote de la Mancha. Et eux-mêmes ces gauchos incertains, montures de leurs propres chapeaux, paillés, blonds ou ocres selon la patine que la poussière et le soleil leur a laissé, à bord roulés, *stetson paléolithique*, dont je ne saurai jamais le nom parce que je ne veux pas le savoir, que je boucherai mes oreilles si on me le criait, car j'aime parfois, enfantinement, ne pas encore savoir les choses, les noms, les regards, les beautés et les fissures qui font que le monde est monde. J'ai en moi l'image des cavaliers des campagnes de Las Tunas, allant par

deux ou trois, ou davantage même, le long de la route, sur le mince sentier taillé dans l'herbe qui, à cet endroit, est bouclée comme la belle fourrure secrète d'une femme berbère. Cela me suffit.

Crépuscule. L'église en briques de Camagüey. *Iglesia de Nuestra Señora de la Soledad*. Et en face *La Piazza*, établissement sommaire au long comptoir en forme de S, lugubrement éclairé. On y mange et on y boit, assis sur des tabourets vissés au sol face au comptoir. Pizzas, nouilles à l'eau parsemées de jambon, à un prix dérisoire. Toutes les places ou presque sont occupées. Chacun mange en silence. Les serveuses apportent le plat à peine la commande faite. Une d'entre elles est affectée à tirer une boisson noire à la pression que beaucoup viennent acheter au litre. Je lui demande s'il s'agit de bière. « No, *malta*. » Allons-y pour une *malta*. Beaucoup de mousse, puis plus rien, le nuage s'effondre en un clin d'œil. Un sirop très sucré, pauvre en alcool, au goût d'orge très prononcé.

Je m'attends, je ne sais trop pourquoi, à ce que soudain dans ce lieu sombre et triste toutes les serveuses se mettent en rang et dansent sur une chanson italienne, en gardant leur visage grave et leur silence, dans l'indifférence de leurs clients qui continueraient à faire ce pourquoi ils sont venus : manger, se remplir le ventre, pour quelques pesos, terminer toute l'assiette dans le silence et la concentration de cette faim commune qu'il est difficile ici de contenter tous les jours, à chaque repas.

Nuit. Dans ma main, tandis que j'écris, je tourne et retourne, depuis quelques jours, comme un petit sceptre de monarque sans trône, un stylographe odorant, un *Cohiba esplendido* que m'a donné à la sauvette le vieil homme édenté qui tenait le vestiaire de la *Fabrica Partagás*.

Midi. *La Fiesta de los quince anos* : juste avant leur majorité à seize ans, les jeunes

Cubaines sont habillées comme des reines, promenées, photographiées dans des lieux élégants, musées, grands hôtels, beaux patios. Puis le soir venu, la famille invite sans compter parents et amis, qui mangent et boivent. Comme pour un mariage. Le marié ici étant la vie, la vie que la jeune fille s'apprête à prendre par le bras, pour le meilleur et pour le pire.

Jour. Le long des routes, aux rares automobilistes qui foncent sans jamais s'arrêter, des hommes brandissent pour les vendre des poissons, des mangues, des avocats, des fruits de palmier, d'épais fromages de vache.

Soir. Cafeteria du *Gran Hotel* : le corps des jeunes Cubaines qui pour quelques dollars passent entre les mains d'Européens tavelés aux cheveux teints, aux dents déchaussées, au short couillu et pendant. Toutes ces haleines difficiles, cet espagnol approximatif, ces mains aux tâches

de son, ces jambes à varices, ces queues séniles raidies par le *Viagra*, tout cela venant dans la beauté de leurs dix-sept ans, à la façon d'un jet de dégueulure lancé dans une neige poudreuse.

Nuit. La vacance contenue dans le voyage. Ma vie entière est dans un blanc lointain. Elle n'existe plus. Jamais je ne suis autant présent dans l'instant, dans le lieu, dans cet air lourd de Trinidad, où je viens d'arriver, passée la *Sierra del Escambray*. Il y a deux êtres. Moi qui suis vraiment sous ce ciel saoulé d'étoiles, mais saoulé à un point que tous les ciels peuvent retourner faire leurs gammes, réapprendre dans les écoles célestes les profondes dramaturgies auxquelles ils se destinent. Ciel de Trinidad dans le patio de la casa de Luis Grau Montedero, au 407 de la calle Izquierda, sous les feuilles des bananiers, infidèle au *mojito* pour une fois puisque j'enchaîne à une cadence de mineur les *piña colada*, tandis que de la table où j'écris, je peux apercevoir depuis quelques minutes, et parce qu'elles ont ouvert leur fenêtre sans doute en rai-

son de la grande chaleur, les corps nus de deux Autrichiennes allongées sur leur lit. L'une a une araignée tatouée dans le creux du dos, l'autre malgré son jeune âge a des seins de louve épuisée. Qui sont-elles ? à chaque fois cette question aussi : qui est l'autre que l'on rencontre au cours du voyage, qui n'existe pour nous que là, et qui pourtant a une vie, des amours, des cafés où il se rend, une mère et un père, des chemins empruntés, des amis, des peines, des grâces et des repentirs tout là-bas, dans ce pays qui est le sien, qu'il transporte en lui, en creux, et que rien ne laisse paraître hormis des signes superficiels, accents, tenue, goût vestimentaire ?

Moi, là-bas, mon autre dépouille, posée sur le revers d'une chaise comme un vêtement vivant. Patiente. Je ne reviens pas. Je n'existe plus.

Aube. Ce vieux mort qui sert tant, tant et partout. Ernesto Guevara vendu en cartes postales, en calendrier 2002, en poster, en t-shirt, en cendrier, en boîte à cigares, en porte-clefs, en tasse à café, en stylo plume, en porte-

cure-dents, en anneau de serviette, en briquet, en foulard, en béret, en assiette, en autocollant, en bracelet, en badge, en sac de plage. Comme il aurait aimé tout cela. C'est certain. D'ailleurs, à n'en pas douter, c'est pour cela qu'il s'est battu, et qu'il est mort en Bolivie, exécuté sur ordre de Washington : pour terminer en sac de plage. Et c'est pourquoi Fidel lui rend grâce ainsi.

Soir. *Cucarachas* autour de moi. Pas la chanson. Non. Les vraies. Qui tombent du ciel trop beau et trop lourd d'étoiles. Peut-être d'ailleurs est-ce cela une étoile : *una cucaracha* montée trop haut, qui se serait prise pour une lueur de Dieu, et se serait fait taper sur les ailes, tombant, tombant alors, pour mille ans comme aurait dit l'autre, mille ans de chute, pétard vibrant d'un feu d'artifice de cancrelat ayant trop frôlé la beauté des choses. *Venga, venga aquí...*

Soir. Hier, encore dans Camagüey, j'avais écouté trois ou quatre fois *Mocambo* de Paolo Conte, chanson que je n'avais pas entendue depuis des années, et qui soudain, comme seul sait le faire tout ce qui n'est pas vivant, musique, parfum, saveur, pierre de lune, froissement de foin, m'avait ramené dans des heures de chair où je découvrais comme une image de Sainte le corps et les yeux de celle que j'allais aimer, et aime encore avec le même sang que jadis et naguère. Puis j'étais sorti dans les rues vides et bordées d'un reste de pluie, allant à droite, à gauche, comme cela, pour finir dans une *calle* devant la vitrine ouverte à tout va d'un bar désert, violemment éclairé, chaises vides, bouteilles orphelines, et le garçon devant cela, inerte, les bras le long du corps, comme un employé des pompes funèbres désolé d'avoir égaré le cercueil. Et au-dessus de tout, du bar, du garçon, des rares bouteilles, des sièges vides, de la lumière crue, l'enseigne, l'enseigne gigantesque barrant sur dix mètres de façade, la rue, le trottoir, lançant sa verdure pâle et intermittente de néon fatigué : « *MOQAMBO* »

Matin. « *El vibrador* », et l'employé du salon de coiffure, « *Guiseppe Aguilera, abiero de lunes a sabado, 8 a 20* », me dit que l'appareil, dont il venait de me donner le nom et qu'il promenait vigoureusement sur mon crâne, était de fabrication allemande d'avant-guerre. Je m'en serais un peu douté. Seule la barbarie nazie avait pu imaginer pareil objet : un gant de métal, dans lequel l'employé avait glissé ses doigts, relié à l'électricité – l'appareil, pas l'employé, quoique...- de multiples picots d'acier à l'intérieur du gant et qui se mettaient à bouger de façon hystérique dès que le courant passait dans l'engin. Ne restait plus qu'à celui qui le maniait à le frotter vivement sur le cuir chevelu, le front, la nuque et les épaules de la victime. Moi je.

Lénine, c'était le prénom de l'employé, s'y adonna avec sérieux, tout en me vantant les mérites de la mécanique teutonne en matière de circulation sanguine, de repousse capillaire, de douleurs cervicales. J'ai toujours adoré les bonimenteurs. Le salon *Aguilera* comportait dix fauteuils pivotants comme celui sur lequel j'étais

assis, des glaces ternes, une caisse enregistreuse, une caissière, une liste de prix illisibles, un plafond mouluré.

J'avais demandé à Lénine de me couper très court les côtés et d'épargner le dessus du crâne, déjà bien déficitaire. Aussi rasa-t-il celui-ci et ne toucha pas aux côtés. Merveilles de la communication. Puis il y eut l'égalisation des sourcils, l'éradication des poils de nez et d'oreilles, le massage facial, le shampooing subi dans une bassine où flottaient encore tous les poils et cheveux des mâles de la province, le séchage, l'aspersion de talc odorant, et puis, et puis, comme une couronne à tout cela, « *el vibrador* ».

El vibrador, je redis le mot à haute voix, car j'aime bien sa musique et le visage de Lénine avec lequel il va, moitié filou, moitié cœur pur lorsqu'il empocha son pourboire.

Toujours. Tous les mensonges que je fais à ma fille de quatre ans, et auxquels j'ai pensé l'autre jour où je me suis reposé près du confessionnal d'acajou de la *Iglesia de Nuestra Señora de la*

Merced. « Non, lui dis-je souvent, en la regardant droit dans les yeux, non, ne t'inquiète pas, Papa ne mourra jamais, je serai toujours là / Même quand je serai mariée ? / Même quand tu seras mariée / Même quand je serai vieille ? / Même là, je serai encore à tes côtes pour te protéger et te donner à boire quand tu auras soif, je serai plus vieux que toi, bien plus vieux, c'est tout... » Et ses yeux dans ces moments, passée la peur, redevennent pleins de rires, de petits torrents au printemps, et puis elle vient m'embrasser, me faisant le présent – quel beau mot, le *présent* - de ces fameux baisers d'amour, qui sont « d'amour » uniquement lorsqu'ils se déposent sur la joue sans faire de bruit. Sans aucun bruit. Jamais.

Midi. Les forêts de la Sierra del Escambray, comme un lainage tissé serré, moutonneux, imparfait dans sa tenue. La route monte raide vers Tope de Collantes. L'asphalte par endroits bosselé, en coulures, imite la peau du cou d'un énorme animal, rhinocéros ou dinosaure. Des paysans à l'ombre de leurs chapeaux, sortent de

nulle part, montés sur leurs chevaux aux yeux maquillés de mouches. Des femmes en cercle sous un arbre, attendent le passage d'un hypothétique camion depuis des heures. Lorsqu'on regarde derrière soi, le corps entier, fatigué et suant, se livre à l'envie de plonger jusqu'à la mer des Caraïbes qui déroule sa toile verte et bleue en contrebas, à quelques kilomètres. Et des grands oiseaux, des dizaines de *tinosas*, vautours aux plumes noires, à la tête laide et rougeaude, nous narguent en traçant dans le ciel les lettres d'un éphémère alphabet qui méconnaît les hommes. Parfois, ils se posent aux bords des routes, se disputant entre eux un cadavre de rongeur, une charogne méconnaissable.

Tiñosas : oiseaux de Cuba par excellence, et non pas l'invisible *tocororo*, emblème national, que j'ai cherché sans succès. Oui, les charognards efficaces quoique patauds sont les vrais maîtres et figures de l'île. Parabole.

L'attachement que l'on porte aux livres lus *ailleurs*. Je me souviens de ma frénésie à lire *Ces*

Messieurs de Saint-Malo trouvés dans le bar d'un hôtel d'Ubud (Bali). Pourtant cette saga de Bretons s'enrichissant sur mer et convertissant leur fortune en maisons solides et en mariages croisés avait toutes les qualités requises pour m'emmerder. Dans un autre style, une édition crasseuse de *Beatrix* de Balzac, pêchée dans une résidence aux formes curieuses de chalet suisse qui s'appoyait au lac Atitlan (Guatemala) fit mes belles heures. J'y prenais plus que les mots : au fil des pages, c'était bien un pays que je retrouvais, des parfums et des humeurs comme tirés de mes entrailles et qu'un cuisinier grandiose et défunt me servait en pitance. Mais dans ces souvenirs de lecture, rien sans doute n'arrive à la hauteur du sentiment de nécessité – et d'émerveillement – qui s'est emparé de moi lorsque, résidant quelques mois à Saïgon, je lus *Le Grand cahier* d'Agota Kristoff, emporté avec moi. Lorsque j'arrivai au terme du livre et que je vis qu'il possédait une suite, un abattement profond me vissa à mon lit pour deux jours. Ainsi, il me faudrait attendre de longues semaines, il me faudrait attendre mon retour en France, et l'achat des livres en librairie, pour

poursuivre la découverte des vicissitudes du couple des héros jumeaux. Sans trop y croire, je jetai malgré tout un œil dans la dizaine d'ouvrages que comptait l'hôtel, tous serrés dans un meuble en formica blanc veiné de gris, éclairé par deux roses en nylon violet. Parmi quelques SAS, deux San Antonio, *La vie de Sainte Thérèse de Lisieux*, un livre de Paul Guth – je ne sais plus lequel tant il est préférable d'oublier certains livres et leurs auteurs, de les rayer d'une mémoire déjà trop pleine, qui craque et bégaye-, un *Guide du routard*, édition 1986, dépecé et puant, parmi tout cela donc, dans ce rassemblement de petits morts, ma main tremblante, je dis bien *tremblante* car il ne pouvait en être autrement, et que le tremblement alors était la manifestation la moins hystérique d'une surprise dont je ne connais pas d'équivalent, hormis dans le monde érotique, ma main véritablement tremblante saisit *La Preuve* d'Agota Kristoff. Jamais bouée ne fit davantage plaisir à un naufragé dépressif. Mais ce qui accrut encore le sentiment de miracle, c'est que, une fois ce deuxième volet de la trilogie dévoré, une fois le syndrome *post-partum* apparu de nouveau, il me suffit de me rendre à la bib-

liothèque de l'Institut français, dont la grande majorité des livres dataient de la période du protectorat et dont les autres plus récents témoignaient d'une audacieuse, voire avant-gardiste, politique d'achat (Jean Dutourd, Françoise Sagan, Pierre Daninos, Michel Déon, Madeleine Chapsal) pour trouver sur un bristol quasiment neuf, le titre d'un livre jamais emprunté, en noter la référence, amener *en tremblant* la fiche au guichetier qui la prit en faisant une petite courbette, attendre sous un grand ventilateur tandis que deux jeunes filles en *hao-dai* me regardaient en riant et en s'échangeant des confidences à l'oreille, voir revenir le guichetier, le contempler me tendre l'ouvrage en me disant dans un français exquis « *C'est bien ce livre que Monsieur désire ?* », et moi de ne pas pouvoir lui répondre, de bredouiller des mercis grotesques et de m'enfuir comme un voleur, *Le Troisième mensonge* dans ma main... oui, *tremblante*.

Ce sont là les témoignages les plus aigus, qui dessinent, dans ma pratique de lecteur expérimenté, les angles d'une figure parfaite. Je dois cependant verser au crédit des découvertes, la révision de jugements hâtifs que la distance m'a

permis de porter sur des livres alpagués dans des cafés, chez des bouquinistes, dans des hôtels perdus sur les mappemondes : Genevoix n'est pas si mauvais, Camus parfois ennuyeux, le théâtre de Sartre semble d'un autre millénaire, Houellebecq est un grand écrivain et Christian Jacq un VRP de l'antiquaille, Rousseau atteint le sublime, Virginie Despentes devrait changer de métier, Marie Darrieussecq en apprend un, et Pierre Girard existe : il a même écrit un très beau récit, *Othon et les sirènes*, publié dans les années quarante – mais qui le sait ? J'ai eu beau chercher des renseignements sur cet auteur, je n'ai jamais rien trouvé. Impossible de savoir s'il était grand ou petit, s'il aimait les cravates tricotées, les chapeaux, l'huile d'olive, les cigares, les cocktails, les fruits pourris, la politique, les hommes, les femmes, les bêtes, pratiquait l'échangisme ou la zoophilie, ni même s'il était passé un jour à la TSF ou bien à la télévision. Rien. Rien du tout. Autant dire qu'à l'aune de nos considérations actuelles sur la littérature, il n'existe pas.

Soir. Vers sept heures, Trinidad respire dans ses rues qui ressemblent à des lits de rivières, rues tapissées de grands et gros galets, où le pied parfois bascule, que le fer du cheval éclabousse d'étincelles d'or et d'argent, et d'azur aussi. C'est l'heure où la ville paraît inhabitée. Les groupes de touristes sont repartis dans leurs grands et propres autobus. Ils ont acheté tout ce qu'on a fabriqué pour eux : faux cigares, broderies malhabiles, maracas, chapeaux en fibre de canne, cartes postales qui témoignent d'une joie de vivre cubaine et d'une beauté politique incontestée. On se balance en s'éventant, dans le patio des maisons, ou dans la pièce de réception qui donne sur le trottoir par le biais d'une haute porte-fenêtre protégée par une élégante grille de fer forgée. On regarde le ciel passer d'un bleu franc à des teintes plus vineuses, puis tourner à l'orange, enfin s'éteindre.

Midi. « *Pizza con queso, pizza con jamon!* ». Cris lancés sous la chaleur. Où est le four? Les hommes cuisent comme les pizzas. Les maisons

d'un seul étage ne laissent qu'une ombre maigre sur le trottoir épais comme le manche de deux pioches réunies. Les cuisiniers des rues enfournent leurs pizzas dans de vieux bidons d'huile de moteur dont le fond est tapissé de charbons ardents, dans d'anciens fours à gaz remplis également de braise. Peu de mouvements aux alentours. Ville aplatie encore le marteau et l'enclume. Poussière et soleil.

Midi. La fraîcheur confisquée, la fraîcheur comme indice de classe sociale. Les tours des couvents, des *ingenios*, des maisons les plus cosues. Ici, le vent n'est véritable que si l'on s'élève au-dessus des toits communs. Quelques escaliers, des ouvertures dans lesquels s'engouffrent les tourbillons, et tout en haut, à côté de grosses cloches ébréchées, quelques mètres carrés de fortune, de l'air presque frais, et le monde à ses pieds, aussi loin que le regard porte sur les plantations, les palmeraies, les vergers et les *rios*.

Toutes les voies de chemin de fer, traversées prudemment car jamais une barrière ne les protège. Les rails parfois sont à peine visibles tant ils sont enfoncés dans la terre, recouverts d'herbe, de bouses de vaches. Les trains bien légers qui doivent glisser dessus...

Nuit. Dans les rues écartées de Trinidad, rien sinon le claquement des sabots d'un cheval invisible et noctambule sur les pavés irréguliers.

Midi. Tous ces lézards, petits iguanes, partout. Qui stoppent dès qu'ils me voient, se figent, statues de pierre. Puis décampe comme si la vie revenait en eux à la façon d'une violente décharge électrique. Jim Morrison. *Le Roi lézard*. Ce costume qu'il s'était fait faire, en peau de lézard. La façon violente que la vie a eu de le fuir.

Aube. Les villes mortes dans lesquelles nous cherchons l'arrêt d'un temps essentiellement humain. Se promener dans des siècles engourdis plus que dans des rues. Regarder des maisons comme des photographies anciennes, de pierre et de bois. Retirer d'une flânerie de quelques heures le sentiment d'avoir vécu sur un autre régime, dans l'écoulement à rebours de nos vies et de leurs constellations. Dans le ruisseau des *calles* de Trinidad, une mousse d'un vert frais jointoie les galets disparates. Comme si les pas et les sabots ne les frappaient jamais vraiment.

Matin. La grande porte-fenêtre de chaque demeure, haute de trois à quatre mètres, protégée par la grille ouvragée, et qui déborde comme un ventre sur le trottoir. Le sentiment de contempler en voyant le propriétaire assis derrière, et guettant les mouvements de la rue, un condamné à perpétuité, volontaire, humant le souffle du dehors.

Matin. Le récit de voyage comme un mensonge immédiat. Une réécriture oublieuse des traces véritables. Son errance identique à celle d'un rêveur. Son inutilité pour autrui.

Après-midi. Maria pour un dollar surveille les voitures que les touristes garent devant chez elle. La nuit, c'est Felipe, son époux, qui assure la garde, pour le même prix. Le vieux couple vit donc en alternance. Le lit, un matelas mince et carré, est posé contre la porte qui reste toujours ouverte. Non loin, un poste de télévision dont l'image perpétuellement zébrée donne à l'habitation un éclairage stroboscopique et à Felipe, des yeux rouges et pleureurs.

Crépuscule. Les réussites parfaites des régimes communistes en matière d'architecture. Il suffit pour s'en convaincre de tomber nez à nez, au détour d'un lacet de la route, avec le *Kurhotel* de Tope de Collantes, qui fut un sana-

torium, qui n'est plus grand chose sinon un monstre terne, surdimensionné, posé dans une forêt délicate, comme un grandiose et paralélépipédique étron de béton. On peine à imaginer que quelqu'un, que plusieurs même, purent concevoir cela, puis d'autres l'approuver, d'autres encore s'extasier de sa construction, d'autres encore l'inaugurer le sourire et le cigare aux lèvres et s'en glorifier. Pourquoi, quel que soit le lieu, ex-URSS, ex-RDA, Pologne, Vietnam, Corée du Nord, Albanie, etc., le communisme n'a-t-il pu s'inventer dans l'espace autrement que dans ces édifices métaphoriques de la tristesse, de l'ennui, de la lourdeur, de la démesure sans génie, où l'on dirait que de chaque fenêtre suppurent la grisaille des heures, la plainte des jours, la promesse de la mort lente et la suppression de toute forme de joie ?

Matin. Un vendeur de citrons verts aligne sa marchandise sur un sac de toile, à même le trottoir. Il fait des tas réguliers de huit citrons. La scène vue à quelques pas : on dirait que

l'homme, grand, la mine hautaine, une barbe de deux jours semant sur sa peau très brune des épines d'argent, prépare un grand jeu, entre dames et mah-jong, auquel le passant serait invité à prendre part. D'ailleurs, la mise est indiquée sur un petit carton que l'homme vient de poser près des petites pyramides de citron : 3 pesos. Puis il s'assied contre le mur, les genoux ramenés près de son menton, et soudain paraît ne plus se préoccuper de rien d'autre que d'un cigare tronqué et noir qu'il sort de la poche de sa chemise et qu'il glisse entre ses dents pour le mâcher un peu.

Midi. Je demande à Luis comment s'appelle la première salle de la maison. La salle, me répond-il. Et la grande fenêtre au rez-de-chaussée par laquelle on voit la rue. La grande fenêtre, me répond-il. Le tout, questions et réponses, en espagnol bien sûr. Mais quelle que soit la langue, le résultat est toujours dans ces cas-là le même : on se sent très con.

Crépuscule du matin. Le paysage de la Vallée de Los Ingenios : on l'imagine lithographié en couleurs, avec ses parfaits champs de canne et ses palmiers d'apparat placés juste là où il faut. Un jardin construit pour que sa représentation jolieuse s'en aille orner un jour les salons louis-philippards et donne aux jeunes filles à rêver de moiteur, et aux ambitieux de l'autre sexe de chevauchées et de dos courbés d'esclaves.

Soir. Des familles pauvres, qui ne possèdent que peu de choses : quelques vêtements, un peu de vaisselle, une télévision parfois. Mais qui vivent dans des maisons éclairées le soir par les pampilles de lustres en cristal de Baccarat, et se rassemblent autour de salons en acajou façonnés à la mode de 1830, non loin d'un piano endormi comme une grosse tortue prise dans les filets du temps. Les descendants des familles aisées, puis ruinées, se sont fait vendeurs de rues, maigres artisans, marchands de souvenirs, mais

ils ont gardé la maison des ancêtres, et le mobilier aussi, dans l'état qu'ils ont pu, et tout cela, la nuit venue, semble exposé comme dans un musée où le passant est invité à jeter un œil.

Nuit. La dévotion des soudards espagnols : le nom des villes nouvellement créées, sitôt les massacres commis : Trinidad, Santiago, Sancti Spiritus, Santa Clara...

Essuyer son épée dans la chasuble dorée et les lambeaux de suaire.

Matin. L'attitude enfantine, toujours, ou plutôt le sentiment qui m'empoigne et me laisse sans défense lorsque je m'abandonne aux mains des coiffeuses et coiffeurs, dentistes, bottiers, mécaniciens pour cycles, cireurs de chaussures. Je ne sais pas pourquoi subitement face à eux, je redeviens l'enfant de dix ans qui n'osait pas dire un mot, acceptait tout sans se plaindre et surtout savourait le fait troublant de se confier

à quelqu'un qui possédait au plus au point l'art de son métier, et dont j'allais admirer les gestes, tous les gestes, ainsi que les instruments, burettes, chausse-pieds, ciseaux, fraises, roulettes, brosses, boîtes de cirage, clés, démonte-pneus, rasoir...

Aujourd'hui, par exemple, ce trouble intact tandis que juché haut sur un siège composé de deux caisses en bois clouées l'une à l'autre, je regarde l'homme assis sur un tabouret pour nains, qui sifflote, tête baissée, entre sa moustache, une mélodie infime, s'appliquer à enduire mes chaussures d'une pâte brune, à l'étaler avec les doigts, les rendant soudain ternes et grasses, pour les faire ensuite luire comme des pièces d'argenterie après avoir joué sur elles du chiffon, comme on joue d'un instrument. Chaque geste porte en lui, tout à la fois l'assurance et le métier, le savoir et sa possession modeste. Quand l'homme a fini et qu'il me regarde, ce trouble d'enfance remonte alors en vagues brutales, pour me laisser nigaud et confus, ne sachant que balbutier des remerciements trop répétés et glisser les pièces au creux de sa main. Et ce trouble qui augmente encore, sur le trottoir de la *calle Marquez*, tandis que cet homme me regarde pour la

première fois, et que je me rends compte qu'il ressemble à s'y méprendre à Jean Bouise, ce comédien discret et talentueux, mort il y a quelques années, dont je guettais chaque apparition, même parfois très modeste, dans les films, car j'avais l'impression en le découvrant que l'écran soudain s'ouvrait plus largement car une humanité entière était portée par tous ses regards et par tous ses gestes.

Après-midi. Les camions que l'on suit pendant des kilomètres dans leurs flatulences d'échappement, comme au cœur d'un typhon d'un noir de seiche, et dont les roues voilées paraissent à chaque tour vouloir s'enfuir de l'essieu.

Matin. *Cienfuegos*. La carcasse entretenue d'une centrale nucléaire morte avant même d'avoir fonctionné. Ne reste plus, de ce qui aurait pu devenir un jour un Tchernobyl caribéen,

qu'un ensemble en parfait état mais inachevé, et que l'on entretient avec soin, comme on le ferait pour une voiture immobilisée au garage parce qu'il lui manquerait la moitié de son moteur, tout en sachant que l'absence d'argent ne permettra jamais d'acheter les pièces.

Après-midi. Les cochons noirs ou roses, ficelés sur le porte-bagages des motos, et qui vont ainsi à la mort en voyant du paysage.

Midi. Les autres cochons, noirs ou roses, bagués d'un bracelet en plastique, vert, blanc, transparent, bleu, etc., selon l'hôtel dans lequel ils sont parqués pendant une semaine, n'en sortant jamais. Un autobus climatisé est venu les chercher à l'aéroport de *Varadero* et les y ramènera. Du pays, ils n'auront vu qu'un tronçon de route sans ornières, proprement asphalté, à double voie, payant – c'est bien le seul de l'île mais au moins les Cubains n'iront pas - sur lequel veil-

lent les nombreuses voitures de police afin d'interdire les bas-côtés aux vendeurs de toutes sortes, aux pauvres trop disgracieux. Ils mangeront ce qu'ils ont coutume de manger chez eux, quel que soit le pays d'où ils viennent, Italie, Allemagne, Belgique, Canada, Espagne, France, se servant à volonté dans des buffets somptuaires mis à leur disposition du matin au crépuscule. Ils boiront ce qu'ils voudront boire, à en dégueuler, et ils en dégueuleront pour beaucoup d'entre eux, sur le chemin qui va des bars disséminés dans l'hôtel jusqu'à leur chambre vaste et tranquille. Ils barboteront dans une piscine en forme de cœur, joueront à la pétanque, au tennis, feront de l'aérobic, de l'aqua-gym, du parapente, du beach-volley, du catamaran, du pédalo, regarderont avec des masques et des tubas les poissons pisser dans la mer, prendront cinq kilos en dix jours, apprendront à confectionner des cocktails, à danser le *chachacha*, se feront des amis, auront des aigreurs, des gueules de bois, des joies sans nom, des souvenirs pour mille ans, des flatulences, assisteront à des spectacles folkloriques, dégusteront de la langouste surgelée en écoutant un orchestre costumé jouer *Guajira*

Guantanamo et *Commandante Che Guevara*, partouzeront un peu si l'occasion se présente, n'entendront jamais un mot d'espagnol encore moins de cubain, s'adresseront en anglais au personnel et se feront répondre en anglais par le même personnel, passeront des heures à se faire carboniser, avec une ficelle entre les fesses, sur la plage de sable blanc qui s'étend sur les vingt kilomètres de la fine péninsule, auront des souvenirs pour mille ans, n'auront rien vu de l'île, trouveront Cuba formidable, en parleront à tout le monde au retour, diront que finalement Castro, c'est un gars bien, et que tout ce qu'on raconte sur lui, sur ses soi-disant prisons, son communisme pur et dur, son peuple qui a faim, son flicage, ses exécutions sommaires, son entêtement criminel, eh bien tout ça c'est des conneries, qu'ils peuvent le dire eux, puisqu'ils y sont allés et ont tout vu, et que d'ailleurs, ils y retourneront, c'est certain, l'an prochain.

Matin. Durant ces semaines, j'ai bu des litres et des litres de *mojito*, oui, des litres, des bassines

même. À tel point que j'en suis presque écœuré. Pourtant, jamais plus Julia Roberts n'est revenue dans mes nuits cubaines pour me demander en mariage. Pourquoi ?

Crépuscule. Il y a plusieurs années, vingt ans déjà, j'avais posé le pied, la pointe du pied à vrai dire, sur le sol de l'île : deux heures passées à l'aéroport de La Havane, dans l'attente d'une correspondance pour Kingston, Jamaïque. Je me souviens d'un lieu sale, sombre et excessivement vétuste. Davantage un aérodrome délaissé qu'un aéroport international. Les portes des toilettes pendaient à demi arrachées de leurs gonds et lorsque j'en poussai une, apparut le visage d'un vieil homme, moignon de cigare aux lèvres, chapeau crasseux de graisse et de poussière repoussé en arrière du front, qui me regarda, tandis qu'il était assis sur le siège craquelé des waters, d'un air infiniment las, d'un air si lointain qu'il semblait venir d'un autre monde, et au fond, c'était bien le cas, puis il me dit ce vieil homme qui durant vingt années resta dans mon souvenir

comme la figure de Cuba, comme son incarnation usée, triste, résignée, il me dit d'une voix lourde, avant même que je puisse m'excuser de l'avoir dérangé : « *occupado* »

Soir. Magie de l'infusion déjà : tout ce que je n'avais pas aimé à La Havane commence maintenant à me manquer, alors que je m'apprête à partir. Les couleurs de guerre lasses, les immeubles ruinés, le ciel dans les flaques grasses des caniveaux, le ventre défait des femmes, leurs culs de péniche, la 5^e avenue qui mène à *Miramar*, l'épaisse tombée du jour, dans les rues du port. Et aussi, tout ce que je n'ai pas vu, et qui commence à me happer, les jolis noms, par exemple, les Archipels des Jardins de la Reine, et ceux des Jardins du Roi, plus envoûtants encore quand on les dit en espagnol, *Archipiélago de Los Jardines de La Reina*, *Archipiélago de Los Jardines del Rey*, les bruissements aussi, que j'imagine, dans les plantations de tabac vers l'ouest, sous le vent ras qui les flatte, les verres à boire en écoutant trois musiciens, les mains des

hommes jamais serrées, les yeux des jeunes filles
jamais croisées encore, le soir qui tombe sur une
ville nouvelle, sans importance notable, sans
beauté recensée, hors des sentiers, et le matin
déjà chaud, trempé, sur un champ de canne
infini. Oui, tout, au fond.

Nuit. « *Occupado* » le beau pays... *Hasta
la victoria siempre*. Mais pas comme le pensait
l'autre. Quitter l'île. Se promettre curieusement
d'y revenir.

Maintenant. Fermer les paupières.

Philippe Claudel, été 2002